
Reconstruction de l'identité de genre chez Emmanuelle Favier à travers *Le courage qu'il faut aux rivières*

Achille Carlos Zango¹

Résumé : Cette réflexion se propose de démontrer, à la lumière du roman *Le courage qu'il faut aux rivières* de l'auteure française Emmanuelle Favier, le processus et les enjeux de la reconstruction de l'identité de genre en tant que construction sociale. En effet, Manushe et Adrian sont deux vierges jurées dont la rencontre permet de briser les contraintes sociales et de vivre une relation amoureuse malgré leur identité biologique. Grâce aux approches des Études de genre et de la narratologie, nous analysons en quatre moments cette reconstruction de l'identité de genre. D'abord la crise identitaire des deux héroïnes, ensuite leur existence dans la peau masculine, suivi de l'identité floutée ou dans l'embarras qui les caractérisent, avant de terminer par questionner l'écriture de la fluidité et l'émancipation de l'identité de genre chez Favier.

Mots-clés : reconstruction, identité de genre, études de genre, narratologie.

Introduction

En affirmant que « l'homme ne naît pas homme, il le devient », le philosophe Grec Érasme a montré que l'essence de l'identité de l'homme est sociale et non naturelle. Dans cette perception, rappelons-le, l'homme chez Érasme symbolise l'être humain en général. La même vision sera reprise plusieurs siècles plus tard et féminisée par Simone de Beauvoir dans son ouvrage *Le deuxième sexe* en ces termes : « On ne naît pas femme, on le devient »¹. Cet aphorisme, devenu un véritable slogan pour les chantres du féminisme, pose la problématique de l'identité de genre comme produit des contingences sociales. La qualité de l'homme ou de la femme se pose non plus en termes de différences naturelles ou biologiques, mais davantage en tant que construit d'un certain nombre d'acquis sociaux et culturels qui se consolident dans le temps installant ainsi une frontière identitaire entre les deux genres. La littérature, en tant que champ tributaire des différents modèles de conceptualisation du genre et créatrice de nouvelles significations, n'est pas

¹ Université de Bamenda, Cameroun

¹ Cette phrase ouvre le second tome de l'ouvrage *Le deuxième sexe* (1949) de Simone de Beauvoir.

restée en marge d'un tel débat fondé sur la construction de l'identité de genre². Dans son premier roman *Le courage qu'il faut aux rivières* (2017), l'auteure française Emmanuelle Favier textualise cette conception de l'identité en s'appuyant sur « les vierges jurées » en Albanie. En effet, il s'agit d'une catégorie de femmes qui, pour plusieurs motifs, ont choisi de faire vœux de chasteté et de vivre comme des hommes désormais. C'est donc une véritable opération de travestissement actée par les traditions dans certains pays d'Europe qui aboutit à une reconstruction du genre. En mettant en discours des personnages « vierges jurées » à l'instar de Manushe et Adrian, lesquels brisent leurs serments et entretiennent une relation amoureuse ensemble, Emmanuelle Favier explore l'impact d'une pratique culturelle sur l'identité de genre de l'individu et met en lumière les illusions de l'altérité. Elle révèle le cheminement de deux femmes biologiques qui, sous des contraintes socioculturelles, mutent vers l'identité masculine. À ce sujet, notre analyse cherche à interroger le processus et les enjeux de la reconstruction de l'identité de genre chez certains personnages de Favier. Pour mieux saisir cette question, il sera important de convoquer deux approches de textes en littérature : les *gender studies* et la narratologie. Les *gender studies*³ ou encore « Études de genre », « Études sur le genre »... sont nées aux États-Unis vers les années 70-80 avant de se répandre dans les universités européennes. Ce vaste champ pluridisciplinaire s'inscrit dans la lignée du féminisme et s'attèle à démontrer l'influence des normes culturelles et sociales sur la construction de l'identité et du comportement sexuel de l'individu. Il s'agit donc d'un processus qui explique le construit du genre dans le temps et dans l'espace comme on le verra chez Manushe et Adrian. La narratologie, quant à elle, nous permettra d'analyser la mise en récit structurant ce parcours de vie chez ces deux héroïnes. Cela dit, nous distinguerons quatre temps forts dans notre analyse. D'abord, comprendre la crise d'identité vécue par Manushe et Adrian, ensuite, leurs existences dans la peau de l'homme, ce qui les plonge dans une identité de l'embarras ou floutée. Et pour terminer, nous allons questionner la fluidité et l'émancipation de l'identité de genre telle qu'explorée par les *gender studies* et textualisée par Favier.

² Dans cette réflexion, nous entendons par identité de genre la construction sociale du genre féminin et masculin qui aboutit à une perception de soi indépendante de la nature du sexe. Il faut bien distinguer l'identité de genre de l'identité sexuelle. Annie Cornet explique : « Le sexe (H, F) renvoie aux différences biologiques entre les hommes et les femmes. Ces différences sont universelles et intemporelles. (...) Le genre, par contre, renvoie à des constructions sociales et culturelles du féminin et du masculin. Ces constructions sociales se sont construites autour des différences biologiques entre les femmes et les hommes (le sexe biologique). Ainsi, la maternité va influencer la construction de la place des femmes dans la société avec des attentes sur le temps qu'elles consacrent à la prise en charge des enfants. » (2014)

³ Parmi les pionniers de cette approche, on peut citer la féministe Ann Oakley avec son ouvrage *Gender, Sex and Society* (1972) ; et plus tard Judith Butler avec *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity* (1990).

1. La crise de l'identité

Le Courage qu'il faut aux rivières met en texte la complexité de la crise de l'identité⁴. Cette dernière est entendue ici comme étant, selon Claude Dubar, une « rupture d'équilibre entre diverses composantes » (2010 : 27) pouvant être liées à un individu ou à un groupe. Plus clairement, la crise de l'identité chez Favier résulte de la situation identitaire ambiguë des femmes « vierges jurées », ou encore « vierges sous serment », qui sont des femmes au sens biologique, mais vivant socialement comme des hommes. Après avoir renoncé à leur maternité et fait vœux de chasteté pour toute leur vie, ces femmes s'habillent et se comportent désormais comme des hommes. Elles ont accès à certains droits et privilèges sociaux uniquement réservés à la gent masculine comme le port d'arme par exemple. C'est une culture certes ancienne, mais toujours d'actualité dans certains pays d'Europe notamment en Albanie du Nord, au Monténégro, en Macédoine, en Serbie ou encore au Kosovo...

Du point de vue des pratiques coutumières dans ces communautés, deux raisons peuvent pousser une femme à tronquer sa féminité honteuse pour la masculinité prestigieuse : d'une part le refus d'épouser le fiancé promis, d'autre part le déficit familial en garçons, d'autant plus que dans ces sociétés patrilinéaires, seuls les hommes transmettent les biens et l'appartenance au lignage. S'inspirant de ces femmes devenues hommes⁵, Favier nous présente Manushe et Adrian, deux vierges jurées, dont la rencontre fait basculer les destins empruntés. On se rend à l'évidence que ces femmes, dès le départ, sont appelées à vivre sous deux peaux identitaires dualistes. Dans un premier temps, celle de la femme qui a été définie par leur nature biologique et dans un second temps, celle de l'homme qui leur est imposée ou qu'elles ont choisie. Les trajectoires de ces personnages sont intéressantes d'autant plus qu'elles illustrent les deux cheminements qui peuvent conduire à cette mutation d'identité. Chez Manushe, le refus d'épouser Parush, l'homme qui a été choisi pour elle, marque sa mutation vers l'autre genre. C'est ainsi que durant le rituel de passage⁶, elle quitte sa peau de femme et « d'une voix forte, elle profère les paroles rituelles, jure par

⁴ Soulignons que la notion de « crise d'identité » a été théorisée par le psychanalyste Erikson dans son ouvrage *Adolescence et crise. La quête de l'identité* (traduit de l'anglais) pour désigner la perte d'identité observable chez les jeunes adolescents aux prises avec des conflits personnels et qui causent chez eux une lutte intérieure pour se définir. Il parle également de la crise d'adolescence.

⁵ À la page 207 de son roman, Emmanuelle Favier précise qu'elle a été captivée par ces figures de « vierges jurées » lors de la visite d'une exposition *Au bazar du genre* au Mucem de Marseille en juillet 2013.

⁶ En Albanie, ce rituel de passage est le *kanun* (code coutumier albanais).

la pierre et par la croix de rester vierge, de ne jamais contracter d'union ni fonder une famille. » (pp.50-51) Chez Adrian, la trajectoire est toute autre. À sa naissance, son père, qui désire ardemment un fils comme héritier, se voit contraint de faire de sa fille ultime ce fils manqué :

La malédiction qui ne faisait que couler du lait dans cette famille serait contrée, du moins en apparence. L'enfant qui venait de naître serait élevé comme un garçon. On ne lui avait pas encore donné de prénom, tant l'amertume de voir arriver une nouvelle fille avait été grande. On l'appellerait Adrian et personne dans le village ne saurait que c'était une fille, hormis eux-mêmes, leurs quatre autres filles et le médecin qui, moyennant finances, saurait se montrer discret. (p.61)

Si d'un point de vue temporel, Favier opère un certain brouillage, tout porte à croire qu'il s'agit d'une époque ancestrale mythique, mais proche, au regard d'un certain nombre de moyens de locomotion utilisés par les personnages. L'espace quant à lui également n'est pas précis, et les personnages évoluent dans deux lieux principaux : la ville, mais davantage le village. C'est surtout dans ce dernier lieu que leur destin prend sa source dès la naissance pour Adrian et à l'adolescence pour Manushe. Rappelons que l'anthropologie établit une différence entre la naissance physique et la naissance sociale. À ce sujet, Philippe Laburthe-Tolra utilise « anthropopoiesis » pour désigner le processus de socialisation qui permet l'humanisation de l'Homme. Pendant cette socialisation,

les groupes distinguent donc la naissance physique, commune à tous les vivants, de la naissance sociale ou anthropogenèse propre à l'homme, renaissance fictive, purement culturelle, dont les modalités concrètes, rites et paroles, constituent l'anthropopoiesis, c'est-à-dire la fabrication de l'homme. (2007-5)

Les villages mis en texte sont des sociétés fortement patriarcales. Elles accordent beaucoup de droits à l'homme, reléguant la femme au statut de seconde zone, si bien que son passage ou son appartenance au genre masculin doit être conditionnée par un certain nombre de sacrifices ou de compromis. Au fond de ce sacrifice tout aussi ultime, il apparaît des sociétés traditionnelles dont les fondements reposent sur la séparation et la hiérarchisation des sexes. Cela dit, pour mener la vie d'homme, le prix suprême est exigé à la femme : sa féminité qu'elle doit gommer, refouler et même nier. C'est le sexe de l'homme qui lui confère autorité, prérogatives de toute sorte car, « la communauté restait figée dans sa composition et sa structure depuis plusieurs siècles, les fils remplaçant les pères, les filles les mères en un éternel recommencement de visages et de fonctions. » (p.17)

La naissance d'Adrian est une parfaite illustration de cette organisation particulière mettant ainsi en exergue la place de l'homme dans ces sociétés. On le voit dans les déceptions de la mère d'Adrian qui, malgré la

douleur de trois accouchements « infructueux », car uniquement des filles, doit faire face au regard de la société qui considère l'absence de garçon dans la famille comme la fin de la lignée. Face à cette douleur, elle n'est pas aidée par Askan, le père d'Adrian, qui s'obstine à avoir un garçon à tout prix, au point de renier l'œuvre de la nature. Il a besoin d'un garçon non seulement pour sa descendance future, mais aussi parce que l'homme symbolise la force, la bravoure, la détermination... De plus, certains personnages masculins dans le roman confirment cette nature en faisant preuve d'une brutalité inouïe. C'est le cas de Brerim, le voisin alcoolique qui viole Adrian durant une partie de chasse, la plongeant ainsi dans le traumatisme et dans une vie d'errance. De plus, l'arrivée d'Adrian au village de Manushe révèle une fois de plus la place occupée par l'homme dans ces villages. C'est un accueil chaleureux, accompagné d'une petite fête et des victuailles qui lui sont réservés. Le chef du village, Emni, est également prêt à donner l'une de ses nombreuses filles à l'hôte pour lui souhaiter la bienvenue parmi eux.

Face à un ordre patriarcal aussi ancré, l'accès aux privilèges exclusifs des hommes impose un choix draconien aux femmes : devenir des vierges jurées et donc porter une identité conflictuelle ou mettre son identité en crise. Manushe et Adrian trainent de ce fait une identité qui, bien qu'émanant des rituels ou de la volonté, est tout de même une exception d'où la source du conflit. Bien plus, en adoptant cette nouvelle identité volontairement (cas de Manushe), ou involontairement (cas d'Adrian), elles doivent nier une part intrinsèque de la nature de femme qu'elles portent en elles. Dès lors, il s'agit d'une identité qui vogue à contre-courant et désocialise car empruntée, ou mieux, usurpée. Dans cette perspective, comme l'écrit Laurence Hérault, « la virginité jurée semble être, pour une femme, un moyen d'affirmer son individualité » (2009 : 276), de prouver son autonomie à faire face aux difficultés de la vie sans le soutien d'un mari-protecteur à ses côtés, l'homme étant perçu comme le garant de la sécurité ou de la protection. En refusant d'épouser un homme comme Manushe, il s'agit là d'un défi lancé par la femme à l'endroit de la gent masculine. Une audace qui ne peut être suivie que d'une obligation à rejoindre ce genre privilégié. La conception de l'homme et de la femme dans ces sociétés est très bien résumée par la citation de Tahar Ben Jelloun mise en épigraphe à la troisième partie du roman : « Être femme est une infirmité naturelle dont tout le monde s'en accommode. Être homme est une illusion et une violence que tout justifie et privilégie. Être tout simplement est un défi. » (p.117) Et durant son errance, Adrian fait le constat de ce décalage entre l'homme et la femme dans ces sociétés : « Outre qu'elle ne se connaissait d'identité que masculine, elle voyait combien la vie était de plus en plus facile pour un homme seul que pour une femme dépourvue de famille. » (p.110)

La crise identitaire s'avère plus visible du moment où, malgré tous les procédés utilisés pour escamoter leur féminité, le sentiment d'attirance à l'autre sexe demeure présent. On l'observe dès la première rencontre entre Adrian et Manushe. Cette dernière éprouve des sentiments pour Adrian

sachant qu'il s'agit d'un homme. Comme une ironie du sort, elle est victime de l'identité usurpée d'Adrian. L'idylle entre les deux ira plus grandissant au fil des jours au point de révéler à Manushe sa nature féminine qu'elle a cachée jusqu'à ses quarante-cinq ans à la rencontre d'Adrian. Sous cet angle, la rencontre de l'autre devient un moment de réveil, mais aussi un moment de découverte de soi chez Manushe. Elle qui n'a jamais connu d'homme dans sa vie, et ignore tout du corps masculin, fait face à ses propres tourments, ses propres désirs enfouis et refoulés durant tant d'années. Dès lors, ses conflits internes lui reviennent comme un fouet en plein visage et lui rappellent sa nature longtemps reniée :

Et chaque matin lorsque Manushe lui ouvrait la porte, un mouvement s'opérait en elle qui la ramenait à son adolescence, alors qu'elle développait son corps, que la séduction gonflait son torse et ouvrait une béance entre ses cuisses. Ce qui avait conduit le vieux Parush à la demander en mariage, et elle à le refuser, signant la fin de sa vie de femme. (p.25)

Comme on le constate, les deux personnages ne vivent pas leur destin naturel et surtout social de femme, mais vivent un « destin emprunté ». Il est donc intéressant de saisir leur existence dans ce genre identitaire usurpée.

2. L'existence dans l'autre genre

L'une des choses les plus frappantes dans le roman de Favier est la présence d'un ordre narratif éclaté, enchâssé, avec des analepses permanentes qui font osciller les actions entre le présent (rencontre entre Manushe et Adrian), le passé des deux personnages, et même l'existence de leur proche (la vie tumultueuse de Dirina, la fille d'Adrian par exemple). Cette structure particulière, ponctuée de nombreuses anachronies ou flash-back, permet au narrateur de retracer la vie des deux personnages principaux dans la peau de l'homme. Chez Manushe, il s'agit de sa vie au village depuis le jour où elle a prêté serment. Quant à Adrian, il s'agit du parcours qu'elle a mené après sa naissance. En tout état de cause, le récit s'ouvre sur la rencontre entre Manushe et Adrian, se poursuit en replongeant dans le passé pour explorer le serment de Manushe, la naissance d'Adrian et son viol plus tard, l'accouchement de sa fille Dirina et l'adoption par le couple Albena et Luan, l'errance d'Adrian, le départ de Dirina de son foyer adoptif, l'arrivée d'Adrian en ville et la connaissance de Gisela... avant de revenir sur la fuite du couple Manushe-Adrian après la découverte de la réelle nature biologique d'Adrian par les villageois.

Comme nous le constatons, l'amplitude⁷ de cette anachronie est plus

⁷ Gérard Genette (1972 : 28) utilise le terme « amplitude » pour désigner la durée plus ou moins longue de l'histoire mise en anachronie.

étendue surtout chez Adrian, car remonte depuis la naissance. Dès le début du roman, le narrateur relate la vie de Manushe au village. Son vécu s'apparente à celui de tout homme au quotidien. Après s'être attelé à gommer tous ses attributs féminins, son portrait physique nous présente une femme toujours habillée en tenues masculines, les cheveux taillés... Ses activités sont concentrées autour de l'entretien de sa maison et renforcent sa masculinité physique : monter les murs de son potager, aménager le jardin, produire du vin à partir des vignes dans la cour... De plus, elle sert aussi de coursier pour le village car étant l'une des rares à posséder un véhicule. Son identité d'homme lui permet d'assister aux décisions de l'assemblée du village. L'accueil d'Adrian par l'assemblée est un moment important pour juger de cette place dans la communauté. En effet, il apparaît qu'avec le temps, Manushe est devenue incontournable au sein de la communauté si bien qu'elle vit mal la non-information de l'arrivée d'Adrian : « Manushe était à la fois troublée, furieuse de se sentir exclue d'un événement dont la signification lui échappait encore. » (p.16) Au regard de sa place, le chef Emmi pense qu'elle est l'âme du village. C'est pourquoi en dehors du docteur Mitko et lui, Adrian doit s'adresser à Manushe qui est en quelque sorte la troisième personnalité.

Outre ces fonctions dans la communauté, la vie de Manushe est aussi rythmée par la recherche en solitaire du plaisir charnel à travers les séances de masturbation. Contrainte de ne jamais procréer ni se marier, Manushe a trouvé tout de même un moyen pour assouvir ses pulsions sexuelles. La masturbation lui est utile à plus d'un titre. Elle lui permet de sortir de la solitude, de saisir son corps, de communiquer avec elle-même et surtout de se libérer. C'est aussi un moment de fantasme, un moment pour rêver de ce corps masculin jamais connu. Il faut aussi remarquer que le temps choisi pour ces plaisirs en solitaire n'est pas anodin. Très souvent c'est à son réveil matinal, un temps où les sens sont en éveil, éveillant et réveillant par la même occasion sa nature biologique de femme :

C'était un plaisir tout entier tourné vers sa propre personne qu'elle recherchait au cours de ces égarements matinaux, c'était son corps à elle qu'il s'agissait de réveiller d'un sommeil de plusieurs décennies, d'exalter au point du jour avant de retourner au secret de ses vêtements d'homme chaste. (p.34)

L'enfance d'Adrian, quant à elle, est caractérisée par des activités réservées à la gent masculine comme la chasse. Obsédé par son besoin de prouver à la population la masculinité de son enfant, Askan, le père d'Adrian, oblige sa fille à manier l'arme à feu, à le suivre dans les parties de chasse... Les villageois ne doivent se douter de rien. À l'âge pubère, des méthodes sont mises à contribution pour escamoter la féminité de sa fille. C'est une véritable torture physique qui aboutit à la lente métamorphose physique d'Adrian : « Ses muscles étaient entraînés au-delà des exigences de son véritable sexe,

et l'habitude de le dissimuler finit par se muer en conviction. » (p.83) Pendant ce moment d'usurpation de l'identité, c'est surtout le viol d'Adrian qui lui rappelle sa nature de femme. Dès lors, sa vie bascule après la naissance de sa fille qu'elle abandonne à une vieille dame dans les montagnes. À partir de ce moment, Adrian vit une existence d'errance, de flottement en allant de village en village. Ces marches s'apparentent à la fuite de son identité de contrainte qui s'est révélée être une illusion, une chimère. Ce sont aussi une quête de reconnaissance pour sortir un jour de l'étau du mensonge : « Elle se disait qu'elle pourrait parvenir, à force de déambuler dans la même zone, à ce qu'on la reconnaisse. » (p.102)

Dans l'errance, la nature, par sa beauté, semble être pour les deux vierges jurées le lieu idoine pour se retrouver, se recueillir, se vivifier, trouver un nouvel air, un nouveau souffle pour fuir le poids de leur identité tronquée. Ce lieu leur permet de s'échapper de la société des humains avec leurs règles « injustes » pour expérimenter l'ivresse de la liberté. Durant les promenades entre Adrian et Manushe, leur sentiment se consolide. Face à une société qui les rejette, elles ont trouvé un lieu d'accueil apaisant : « Puis le paysage s'ensauvagea, les reliefs d'une humanité aveugle s'estompèrent, et ce furent les gorges multipliées jusqu'au grand lac, dont la majesté silencieuse et intacte saisissait au premier regard ? Des espèces d'oiseaux rares y déployaient une paix de préhistoire. » (p.78)

Comme on le constate, les deux vierges jurées vivent une existence austère, de flottement, de solitude et de vide. Ce vide qui est en quelque sorte « le passage vers une fin, processus créateur, acheminement vers une pensée autre. Les itinéraires sont toujours tournés vers l'espoir. Ce vide est plein d'espoir » (Julia Kristeva 1990-130) On retrouve des individus clandestins qui n'ont plus d'ancrage identitaire. Au quotidien, que ce soit l'errance d'Adrian ou les masturbations de Manushe, il s'agit de deux femmes qui ont laissé derrière elles un passé qu'elles tentent de fuir, pour le cas d'Adrian, ou de retrouver pour le cas de Manushe. Malgré tout le temps et les méthodes utilisées, leur nature biologique de femme refait de temps en temps surface leur rappelant ainsi leur identité par procuration. Alors, vivre et brandir cette carapace construite de toute pièce par la société devient un poids dont elles doivent se décharger. Dès lors est mise en exergue les embarras de l'identité ou l'identité dans l'embarras.

3. Les embarras de l'identité ou l'identité dans l'embarras ?

Comme nous venons de le voir, la complexité de la structure narrative du roman de Favier est aussi symptomatique de la complexité de l'identité des vierges jurées en présence. Cette complexité s'amorce dès le début et se prolonge durant toute l'œuvre à travers le brouillage énonciatif utilisé par le narrateur. Cela est surtout observé chez le personnage Adrian. D'abord désigné à travers le pronom « il » à son arrivée au village, très vite on le retrouve dans les anachronies narratives plutôt avec le pronom « elle ». Et

une fois son identité biologique mise à nue par le villageois, elle garde ce pronom jusqu'à la fin du roman. Il est vrai que cette alternance de pronom participe de l'intrigue chez le narrateur afin de ne pas tout dévoiler et garder le lecteur en haleine, mais il apparaît tout de même l'embarras qui entoure la caractérisation pronominale des « vierges jurées ».

Cet embarras s'observe également à la lecture de leur physique ambigu. La description du corps de Manushe est assez expressive à cet effet :

Elle retira le haut de son vêtement, défit lentement la bande fatiguée qui lui enserrait le torse et contempla ses seins presque fondus, sa poitrine enfoncée à force d'être niée, son ventre à l'embonpoint bien installé malgré les travaux qu'elle effectuait quotidiennement. Elle trouva à ses épaules, à la ligne de son cou, une grâce qui la ramena une nouvelle fois à son adolescence. Remontant jusqu'à son visage, elle sentit s'annihiler tous ses efforts d'abstraction, prise au piège de son être social, miroir de sa relation à autrui qui ne pouvait exister en soi. Les lèvres minces, les cheveux prématurément gris, la peau fendillée, le nez épais, les yeux très pâles, elle pouvait détailler les parties de sa figure mais ne parvenait pas à en saisir le tout pour appréhender sa propre beauté. (p.32)

Cette description physique nous présente un corps défiguré, dénaturé et même martyrisé à la limite. Depuis son serment, Manushe s'est refusé de regarder les courbes de son corps, raison pour laquelle elle ne possède aucun miroir chez elle. Ses sentiments naissant à la vue d'Adrian la poussent, pour la première fois, à regarder ce corps qu'elle pourrait un jour offrir au plaisir de son amant ou amante. La surprise est grande. Face à son propre corps, Manushe a du mal à se reconnaître elle-même, à s'identifier réellement. Tout paraît chez elle artificiel et décalé. Tant de décennies pour gommer sa féminité a fini par produire un corps hybride, brouillé si bien que Manushe se sent étrangère à son propre corps. Elle vit dans un corps d'emprunt qui ne cadre pas avec son sexe : « Pour la première fois, elle se sentait décalée, et tandis que son corps de femme avait jusqu'alors épousé les contours de son statut d'homme, sans qu'elle s'interrogeât plus que nécessaire sur l'étrangeté de la chose (...) elle éprouvait à présent un malaise, une étroitesse. » (p.19)

L'évènement déclencheur de cette prise de conscience est justement l'arrivée d'Adrian. Ce dernier lui a rappelé sa nature de femme. Mais cette femme n'existe plus, elle a disparu sous les lourdes tenues d'homme, dans les travaux physiques au quotidien... Adrian n'en est pas du reste. Son physique berne également tous les villageois, et sans se soucier de rien, ils lui accordent un accueil chaleureux croyant avoir affaire à un homme. Quelques mois plus tôt en ville, son ami Ildir s'offusque de ne l'avoir jamais vu avec une femme, au point de négocier une rencontre entre la prostituée Gisela et lui afin qu'il puisse satisfaire ses pulsions libidineuses naturelles. Toujours en ville, une autre scène marque ce brouillage de l'identité d'Adrian. Lors d'un soir, en voulant prendre une chambre d'hôtel, le réceptionniste, un non voyant, au timbre de sa voix, le désigne par « elle ». Mais le lendemain, à la même

réception, une jeune femme, à sa vue, le désigne par « il ». Comme on le voit, pratiquement tous les personnages (en dehors des villageois qui connaissent Manushe) tombent sous le coup de l'identité brouillée des « vierges jurées ». Elles même finissent par être également victimes de leur identité brouillée. Par exemple, pendant un moment solitaire dans sa chambre d'hôtel, Adrian est étrangère à sa propre voix : « Quelque chose dans sa voix la révélait. Elle émit quelques sons, fredonna un air familier. Elle ne parvenait pas à s'entendre, à déterminer le sexe de son timbre. » (p.103)

Bien plus, quand Manushe commence à avoir des sentiments pour Adrian, elle est loin de s'imaginer que cette dernière est une femme comme elle, et la découverte de sa nudité est vécue comme un choc, une grande déception, confirmant ainsi l'illusion de l'altérité et surtout la place du corps dans l'écriture de Favier :

Elle n'avait jamais vu un corps d'homme. Cette peau soyeuse et cette poitrine où se devinaient, bien qu'elle fût osseuse, deux timides renflements, la pétrifièrent. Un chaos de pensées l'envahit, qui était déjà une certitude. Elle défit en retenant son souffle les quelques boutons du pantalon et, le baissant, eut la confirmation de ce qui balbutiait dans son esprit. (p.44)

La situation ambiguë des vierges jurées permet de mettre en exergue ce que Butler (1990 : ix) appelle le « gender trouble » ou le « trouble dans le genre ». Il s'agit d'une posture mettant en avant les confusions et profusions des identités de genre dans le monde postmoderne. Pour le cas de Manushe et Adrian, cette situation s'explique par l'inadéquation qui entoure leur nature biologique de leur condition sociale. Du coup, elles se retrouvent partagées entre deux réalités antagonistes et cherchent un équilibre. Mais bénéficiant déjà de certains privilèges que confère leur illusion d'homme, elles tentent de trouver un nouveau moyen pour trouver l'équilibre. Parfois, elles vont jusqu'à se renier pour se faire accepter par la société. C'est le cas d'Adrian qui nie sa maternité dans le passé pour se convaincre de son identité masculine fabriquée. L'appartenance à un genre devient pour les deux femmes une conviction intime malgré la réalité contraire : « Si Adrian se sentait parfois coupable du mensonge qui demeurait entre elle et son camarade, elle en oubliait le plus souvent son sexe, habituée qu'elle était à ce qu'on la considère comme un homme. » (p.142-143) ou encore : « Adrian se sentait homme ou, plutôt, ne songeait pas à son sexe, la présence des inconnus rameutait les embarras et les craintes de son adolescence controuvé. (p.170-171)

Adrian et Manushe vivent désormais dans une sorte d'entre-deux de genre, obligées d'être partagées entre leurs corps réadaptés, et les privilèges d'un genre usurpé. Une telle dualité existentielle les plonge dans une sorte d'exclusion sociale ou de marginalisation du fait de ne se retrouver dans aucun genre comme étant le leur. Il apparaît de ce fait la place du milieu social dans la conception de l'identité individuelle, voire même collective.

Nicklas pense justement que « les êtres humains vivent captifs pourrait-on dire, dans la cage qu'ils ont eux-mêmes construite, que sont les normes et les règles » (1995 : 38). *Le courage qu'il faut aux rivières* devient un miroir qui illustre l'impact de la société dans la construction de genre chez l'homme. À travers l'exhumation des vierges jurées, Favier pose, par le biais de l'imaginaire, la problématique de la fluidité et l'émancipation des identités de genre dans les sociétés contemporaines.

4. De la fluidité à l'émancipation des identités de genre

Le roman de Favier met en exergue la construction de l'identité de genre et l'appréhension de l'altérité dans la société postmoderne contemporaine. Malgré la mise en récit d'une pratique culturelle en voie de disparition, il apparaît en toile de fond la problématique de la fluidité et surtout de l'émancipation⁸ des identités de genre de nos jours. Manushe et Adrian symbolisent le passage d'une ère à l'autre, d'une époque à l'autre. Et cette époque est marquée par la promotion des libertés individuelles et collectives dans divers domaines, d'où la mise en texte de la question du libre arbitre chez Favier. Le destin de Manushe et Adrian pousse à réfléchir sur l'autodétermination de l'homme malgré les contingences biologiques ou sociales. Vincent Descombes explique : « Nous sommes devenus modernes, et donc en quête de notre identité, lorsque nous avons commencé à concevoir la société comme *composée d'individus*. Désormais, chacun se définit lui-même comme un individu dans un monde fait d'individus ». (2013-137)

Comme on le voit, Manushe et Adrian veulent sortir du carcan social et sexué dans lequel elles sont enfermées depuis des années. En devenant des amantes contre l'ordre patricial établi, elles brisent des codes et des valeurs pour imposer leur vision libéralisée du monde. Dès le début du roman, les actes de masturbation de Manushe au quotidien annoncent les couleurs. On voit un homme qui a décidé de disposer de son corps et de son sexe à son gré. D'en faire son objet de plaisir solitaire ou de désir malgré ses serments. Parce qu'au fond, pour se faire plaisir ou avoir des sensations, le sexe semble passer au second plan. Et l'amour entre les deux femmes est d'abord un désir. Cela articule la présupposition fondamentale selon laquelle l'être humain est par essence programmé pour cette pulsion primaire comme le démontre Platon dans *Symposium*. Cette thèse sera reprise plus tard par les psychanalystes comme Freud qui conçoit l'amour comme une pulsion libidineuse vers l'objet d'amour. L'amour est donc un acte libre, un transfert de libido du moi d'un sujet vers une autre personne. Et la rencontre de l'autre ou de l'altérité dans l'amour se fait dans une sorte de satisfaction des pulsions à travers la mise en scène du désir. Quand Adrian se livre à la prostituée Gisela, c'est d'abord

⁸ Nous empruntons le terme d'« identité émancipatrice » chez Régis Meyran dans son ouvrage *Obsessions identitaires* (2022).

pour la satisfaction d'un désir, et durant cette satisfaction, le sexe ne semble pas le plus important : « Elle se livra à cette inconnue, à cette grande femme solide aux gestes doux et à la voix cassée qui l'autorisait à se donner, sans crainte ni jugement. Un instinct les poussait l'une vers l'autre, où la nature de leurs corps physique n'entraînait qu'accessoirement. » (p.116)

Il en est de même lorsque Manushe découvre la nature biologique réelle d'Adrian alors qu'elle l'aime déjà, pensant qu'il s'agit d'un homme. Après cette découverte qui aurait pu mettre fin à l'amour entre les deux, on assiste au contraire à une amplification de ce sentiment chez Manushe. Il apparaît clairement que l'amour entre Manushe et Adrian est fondé sur l'être et le désir et non le sexe. Et le désir de découvrir un corps masculin chez Manushe est davantage un fantasme que de l'amour propre :

« Tout en conduisant elle remuait des pensées contradictoires, obsédée surtout par l'idée de ses fantasmes avaient été de purs mirages, que l'homme qu'elle avait autant rêvé que côtoyé tout au long de ces semaines n'existait pas, que son désir, outre qu'il était contre nature, ne reposait sur rien. Et dans le même temps, grandissait une force impatience de faire connaissance avec cette nouvelle figure de son aimé, comme si confusément elle comprenait, sans pouvoir encore se le dire, que rien en réalité n'était perdu ». (pp.45-46)

Et donc « homme ou femme, elle avait besoin de cet être qui avait fait basculer sa vie de manière irrévocable et qui la tenait en son pouvoir, absolument ». (p.49) Cette liberté de sentiments et de désir explique de nos jours l'émergence et surtout la multiplication des sujets hors des normes sexuées : homosexuels, lesbiennes transsexuels, transgenres, bisexuels... Favier met en récit un monde en pleine marche vers l'émancipation sur le plan du genre. Comme l'identité en général, le genre n'est pas une donnée figée, il n'existe pas en soi comme une réalité naturelle, mais est le fruit d'une construction sociale et personnelle, une invention de soi⁹ fondée sur la ressemblance et la différence entre les individus. Pour ces raisons, soutenues par les *gender studies*, Isabelle Boisclair et Lori Saint-Martin soulignent que « les frontières entre les sexes ne sont que conceptuelles : elles peuvent donc être traversées, contestées, voire abolies. » (2006) Une thèse qui vient corroborer celle de Sony Labou Tansi qui affirme : « On ne trouve pas une identité, l'identité s'invente.¹⁰ »

Manushe et Adrian ont vécu une existence de flottement, de vide, d'errance, jusqu'à leur rencontre qui leur a enfin ouvert les portes de l'amour malgré leur identité biologique. Manushe particulièrement est prête à violer son serment de chasteté et « jeter son sexe aux ordures » (p.37) pour partager sa vie avec son amante. Dans cette soif d'émancipation, les deux femmes,

⁹ Kaufmann, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité* (2010).

¹⁰ Sony Labou Tansi, cité par André Patient Bokba in *Écriture et identité dans la littérature africaine*, Paris, L'Harmattan, 1998, p.20.

désormais en couple, bénéficient des faveurs d'une société plus ouverte et plus tolérante. Après la découverte de la relation coupable entre les deux héroïnes, la réaction du Chef, garant de l'autorité traditionnelle en dit long sur l'évolution des mentalités postmodernes : « - Pourquoi tu nous as fait ça ? - Je n'ai rien décidé. » (p.195) Et le chef de se rendre compte d'une évidence : « Adrian n'était pas responsable de ce qu'il avait vu en elle, de sa rancœur d'homme incomplet de n'avoir pas eu de fils. [...] Le monde qui était le sien était en train de partir en lambeaux et sa main avait contribué au massacre. (p.195-196) Après leur fuite du village avec la complicité du chef, leur arrivée en ville confirme une fois de plus l'ouverture des mentalités. Désormais sous leurs tenues d'homme, elles peuvent vivre leur relation amoureuse sous le regard coopératif d'une société de plus en plus tolérante face à l'émancipation des identités de genre. Et selon Cathy Jurado (2022) *Le courage qu'il faut aux rivières* « participe en quelque à une évolution du regard sur ces problématiques, tout en les reliant plus largement à une histoire et à une culture. » Les dernières phrases du roman sonnent d'ailleurs comme sentence immuable pour la société, condamnée à intégrer ces réalités malgré les réticences de quelques-uns, ces hommes traditionnels¹¹ qui doivent épouser les bouleversements de la modernité :

Deux femmes (Manushe et Adrian) entrèrent dans l'établissement. Quelque chose dans leur allure la fit se retourner sur leur passage. Une sensation paradoxale était attachée à leur présence, une masculinité qui ne tenait pas qu'aux vêtements qu'elles portaient, plutôt neutres. Darina devina soudain le lien qui les unissait et rougit à cette pensée. Ce n'était plus un crime, certes, mais depuis peu, et l'idée restait difficile à accepter même dans la capitale. (p.204)

Conclusion

Au demeurant, *Le courage qu'il faut aux rivières* est l'expression métaphorique du courage qui forge l'identité de genre chez tout être humain. Comme les eaux des rivières qui coulent à partir d'un lieu et suivent un lit, l'appartenance au sexe n'est pas figée sur le lit biologique, déterminé lui-même depuis la naissance. En réalité, c'est en suivant le lit naturel que l'eau déborde parfois, creuse des trous, des voies dans les flancs des montagnes et des collines pour se faire un nouveau lit, une nouvelle existence plus adaptée à ses convictions intimes. Un tel discours peut servir de propagande aux défenseurs des *gender studies*, mais une constance indéniable ressort de cette étude, à savoir que l'identité de genre, comme l'identité en général, se caractérise par sa fluidité apprivoisée par chaque société, chaque culture. Emmanuelle Favier, par l'exhumation d'une pratique culturelle certes

¹¹ Descombes pense que : « L'homme traditionnel est « imbriqué » ou « intriqué » dans le tissu social, l'homme moderne est « désimbriqué » ou « désencastré ». (2013-140).

ancienne, mais toujours d'actualité, en l'occurrence « les vierges jurées », lève ainsi un pan de voile sur une question sans doute très sensible, car liée à l'intimité. Son roman démontre que le genre ne saurait être embrigadé par les contraintes naturelles. Manushe comme Adrian symbolisent le monde postmoderne « occidental » en pleine mutation, un monde où l'homme peut désormais disposer de son corps en toute liberté. Malgré leur identité biologique, les deux amoureuses décident de transgresser les normes sociales. Après leur fuite du village, elles refusent de vivre en quarantaine comme des parias et sont prêtes à savourer cette union malgré les réticences sociales.

Pour Favier, l'heure est sans doute arrivée de libérer le genre des contraintes naturelles. Les rivières tout en venant de quelque part ne restent jamais figées aux voies qui leur ont été tracées par le lit. Elles s'inventent d'autres chemins, d'autres passages au point de s'écarter parfois des voies naturelles prédéfinies. Toutefois, ne doit-on pas craindre que cette liberté à disposer de soi, selon ses désirs ou plaisirs, n'aboutisse à l'expansion de certaines pratiques polémiques, comme la zoophilie, entraînant ainsi une menace pour la survie de l'espèce humaine ? En tout état de cause, comme le souligne si bien Kaufmann, « la révolution des identités, en ce domaine (domaine du genre), n'en est encore qu'à ses balbutiements. » (2015 : 108) En attendant, il apparaît impossible aujourd'hui de définir l'identité d'un Homme sans aucune référence aux assignations de genre.

Références bibliographiques :

- BUTLER, J. 1990. *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*. New-York et Londres et Routledge.
- BOISCLAIR, I. et Saint-Martin, L. 2006. « Les conceptions de l'identité sexuelle, le postmodernisme et les textes littéraires Gender Identity, Postmodernism and Fiction, in *Érudit* [en ligne], <https://id.erudit.org/iderudit/014841ar>
- CORNET, A. 2012. « L'approche intégrée du genre dans l'élaboration des politiques socio-économiques », in *La querelle du genre* [en ligne], <https://www.cairn.info/revue-regards-croises-sur-l-economie-2014-2-page-52.htm>
- DUBAR, C. 2010. *La crise des identités*. L'interprétation d'une mutation. Paris : PUF,
- FAVIER, E. 2017. *Le courage qu'il faut aux rivières*. Paris : Albin Michel, Le Livre de Poche.
- FLAVIGNY, C. 2012. « Le gender, une théorie sociétale sur l'identité sexuelle », in *La querelle du genre*, [en ligne], <https://www.cairn.info/la-querelle-du-genre--9782130607434-page-97.htm>
- Genette, G. 1972, *Figures III*, Paris : Seuil, coll. Poétique.
- HERAULT, L. 2009. « Les « vierges jurées » : une masculinité singulière et ses observateurs. », [en ligne], <https://core.ac.uk/download/pdf/52457764.pdf>
- JURADO, C. 2022. « Lire Emmanuelle Favier », [en ligne], <https://www.lespetitesfugues.fr/sites/default/files/content/2022/dossiers%20p%C3%A9dagogiques/20220927-lire->

emmanuelle-favier-DEF.pdf

KAUFMANN, J-C. 2010. *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*. Paris : Armand Colin.

KRISTEVA, J. 1990. « Le vide dans la littérature maghrébine d'expression française », In, Arnaud Jacqueline et al. (éds). *Littératures maghrébines. Colloque Jacqueline Arnaud. Tome 1*. Paris, L'Harmattan.

LABURTHE-TOLRA, P. 2007. « Le fondement des problèmes d'identité en anthropologie sociale », in *Journal des africanistes* [En ligne], <http://journals.openedition.org/africanistes/2131>

MARTY E. (2021). *Le sexe des modernes : Pensée du neutre et théorie du genre*. Paris : Seuil.

MEYRAN, R. 2022. *Obsessions identitaires*. Paris : Textuel.